



F U T U
B O T A N I C A



couverture

Antoine Medes²
Pastèque (circa)

Simon de Dreuille & Elena Seegers³
Notes sur les Bryophytes

Magali Daniaux & Cédric Pigot⁴⁻⁵

Magali Daniaux & Cédric Pigot⁶⁻⁷

Clara Pacotte⁸⁻⁹
Les Forestières

Natalia Martínez¹⁰
Welwitschia kawatangoensis

Emanuele Coccia¹¹
Le jardin cosmique

Éric Tabuchi¹²⁻¹³
électricité statique / Atlas des Régions Naturelles

Giulio Giorgi¹⁴⁻¹⁵
La Fleur du fonctionnalisme

Astrid de la Chapelle¹⁶⁻¹⁷

Océane Ragoucy & Grégoire Belot¹⁸⁻¹⁹
Une maison construite directement sur la terre est toujours humide et froide I

Océane Ragoucy & Grégoire Belot²⁰⁻²¹
Une maison construite directement sur la terre est toujours humide et froide II

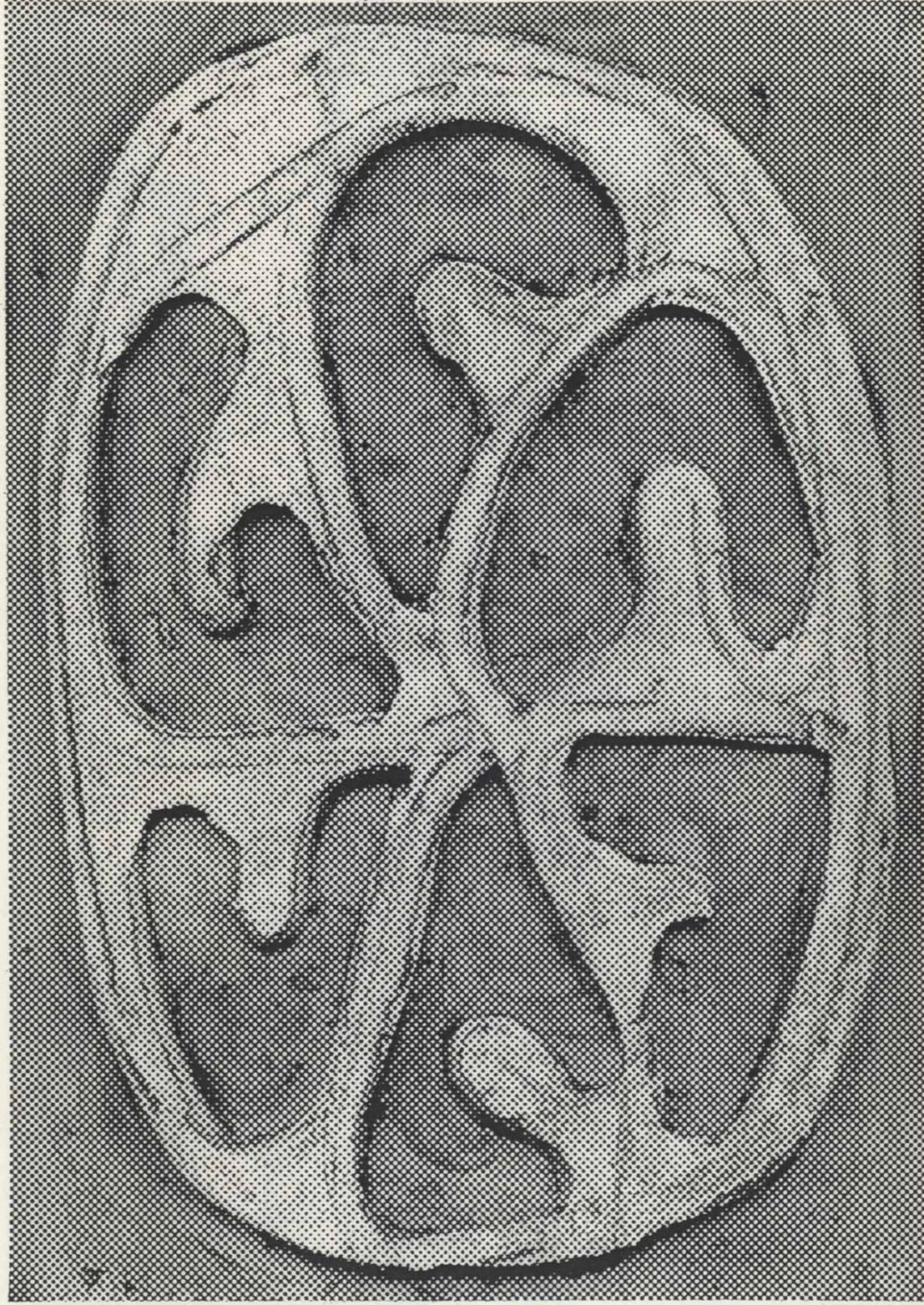
Pauline Briand²²⁻²³

OCTOBRE 2071
1^{ER} TIRAGE
CE NUMERO
EST DEDIE A
PAULINE

The
polytemporalities
paper
on earth

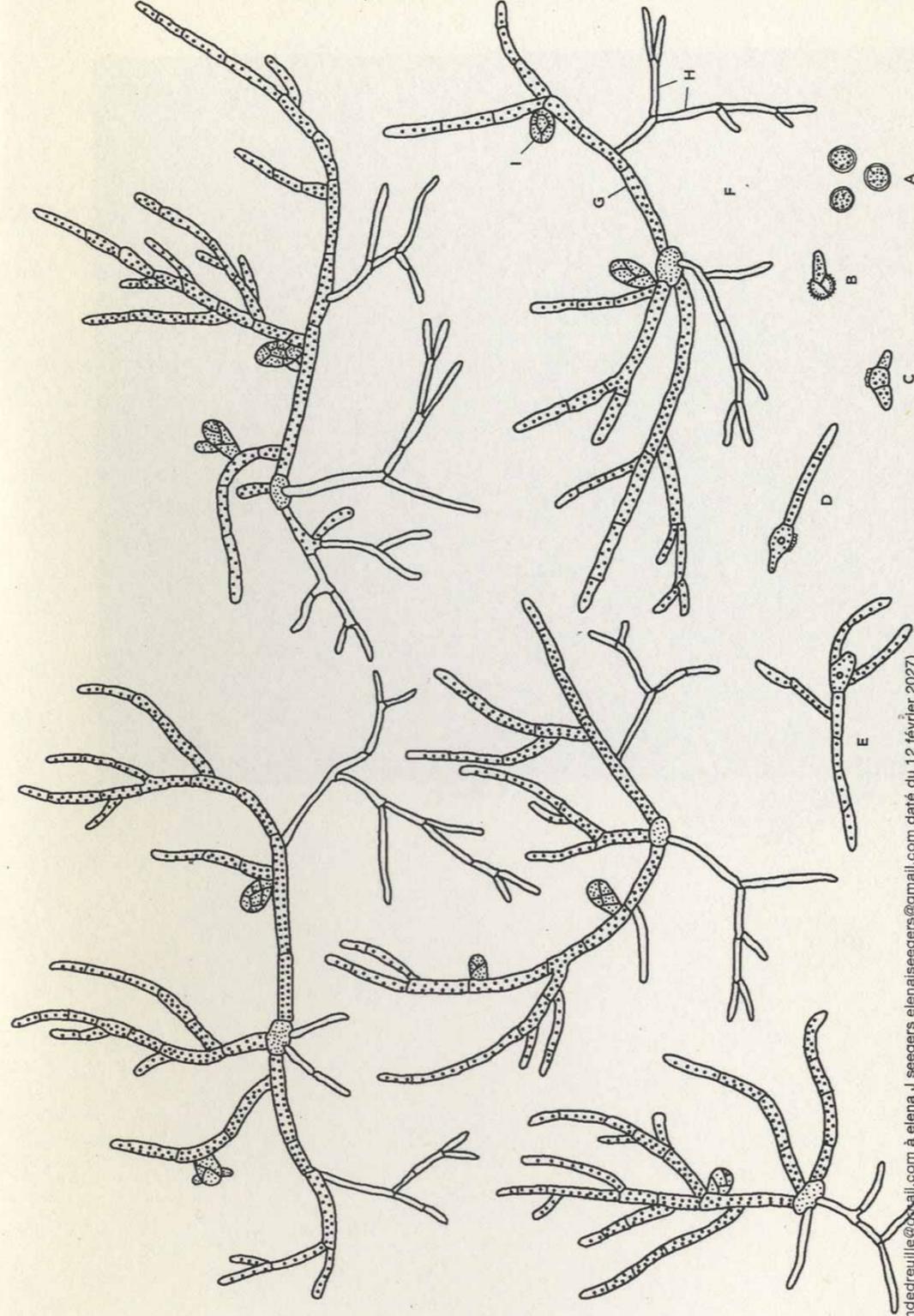
Futu IV est auto-édité et photocopié
à 200 exemplaires (1^{er} tirage, 10/17)
contact et abonnement : revu@futu.fr

Typographie : couverture / Digestive (©Jérémy Landes - Studio Triple), corps revue / Velvetvne Type Foundry pour les caractères Daubenton (Olivier Dolbeau) et Sporting Grotesque (Lucas Le Bihan) : licences libres / SIL Open Font License ; et les autres (pas libres). Papier : Munken Print White 115g. Mise en page, couverture, sommaire : A. de la Chapelle (sauf doubles 2,3,4). Éditrice : Astrid de la Chapelle.



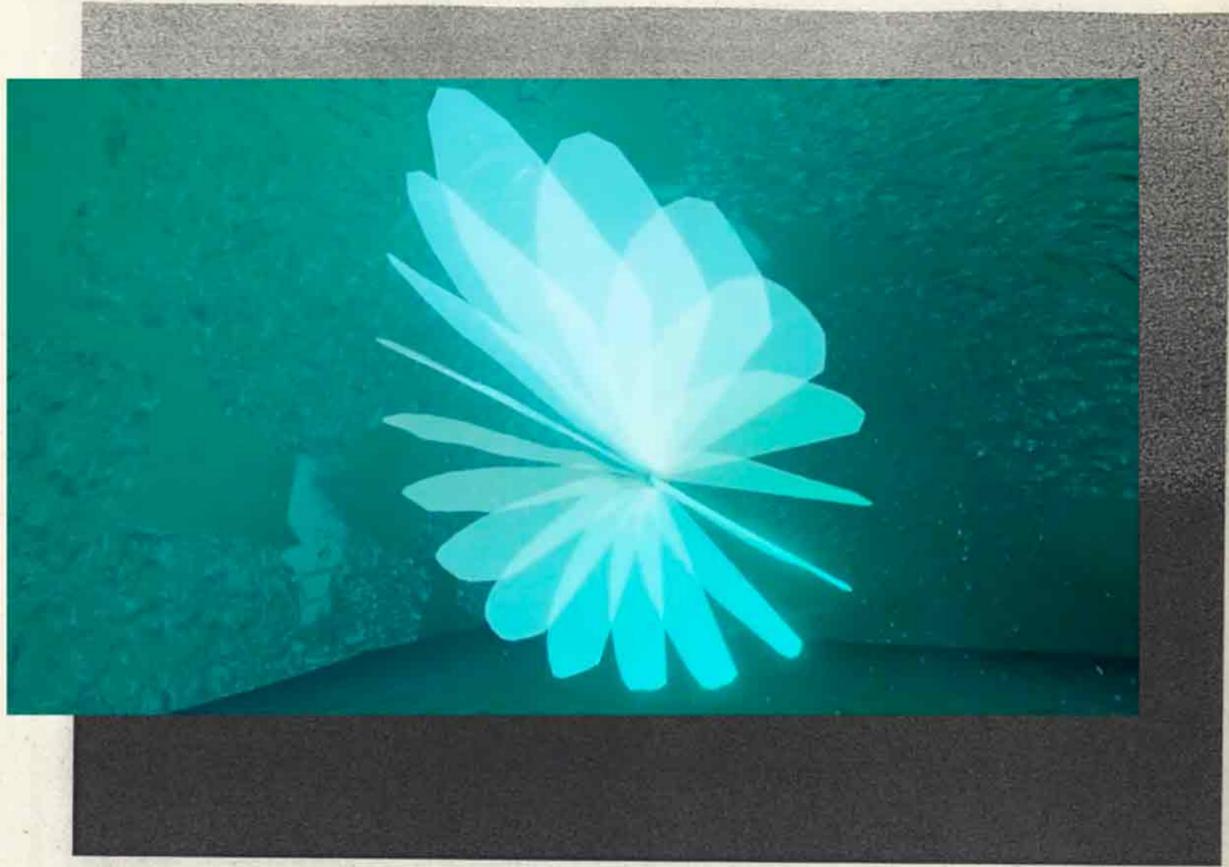
Notes sur les Bryophytes
 (mail de simon de dreuille simondreuille@gmail.com à elena.j.seegers elenajseegers@gmail.com daté du 12 février 2027)

Les scientifiques divisent les plantes terrestres en deux catégories. Celles qui possèdent un système vasculaire et celles (moins évoluées) qui n'en possèdent pas. Parmi elles, les mousses. Leur structure se situe au niveau le plus simple parmi les plantes. Elles présentent un curieux assemblage, sorte de mécano primitif qui mélange des caractéristiques de leurs ancêtres aquatiques et de leurs innovations rudimentaires pour la vie terrestre comme les stolons ou les pousses longilignes qui produisent des spores. Elles ne possèdent ni racines ni tissus conducteurs. La majorité de l'eau et des nutriments sont transportés à l'extérieur de la plante et l'absorption se fait à sa surface. Les mousses produisent de l'énergie seulement lorsqu'elles sont exposées à la fois à la lumière, à une température moyenne et lorsqu'elles disposent d'eau. Comme elles ont très peu de capacités de stockage et de faibles proportions de tissus respiratoires, l'énergie est consommée directement au moment de sa production. Contrairement aux plantes vasculaires qui stockent l'énergie dans leurs tissus et continuent à extraire l'eau et les nutriments pendant la nuit, les mousses ne peuvent extraire l'eau sans lumière ou transformer la lumière sans eau. Hors des phases de consommation-production elles peuvent rester inactives, même sécher si l'eau manque longtemps. Puis revivre. Les mousses, depuis leur apparition il y a plus de quatre cents millions d'années, n'ont développé aucune stratégie, aucun organe contre l'inactivité, indolentes, elles comptent le temps à partir des stimulations coordonnées de leur habitat. Et lorsqu'elles se reproduisent, leurs spores peuvent voyager au gré du vent pendant plus de quarante ans jusqu'à ce qu'elles atterrissent dans un substrat humide et que leur germination commence. La spore (A) développe alors autour d'elle un système de filament ramifié appelé le protonéma (G). Les cellules se spécialisent et forment ensuite des filaments d'ancrage bruns (H) et des filaments verts et droits (G) sur lesquels certaines cellules à leur tour forment des bourgeons à feuilles (I) qui deviendront les pousses de la plante.



La croissance archaïque du protonéma, cellule par cellule, alternativement active et inactive, montre une belle forme de plasticité qui s'accomplit dans la construction de l'ensemble. Il s'agit à la fois d'un souvenir du Dévonien - l'ère géologique des premières plantes terrestres.

(A) spores, (B-F) Etapes de la germination des spores et de la formation de la protonéma primaire, (G) protonéma, (H) rhizoïdes, (I) pousses.



Les Forestières

NOUVEAU * RÉPONDRE Le parking, étage-63... quartiers

Page 1 sur 1 Partages Plus

Les Forestières

par Admin Aujourd'hui à 18:02

Citation multiple CITER EDITER *

Admin Admin Messages 12 Date d'inscription : 26/09/2016

On entrait dans le quartier-forêt par la colline à l'Ouest de la ville. Il y avait un grand arbre surmonté d'une cabane admirablement construite. Elle n'en faisait pas vraiment partie. En la dépassant et en s'enfonçant un peu dans la végétation, on se retrouvait rapidement au milieu d'une clairière bordée d'arbres similaires. Grands et élancés, des troncs minces mais robustes, une écorce claire. Certains portaient une trace fraîche de peinture fluo en bombe. Sur d'autres, la pluie ou le soleil avaient déjà décoloré la couleur pour la fondre avec celle de l'arbre. Du orange autrefois fluo, strié de nervures à vif, du jaune devenu pâle, moucheté d'écorce fraîche.

C'était la limite du quartier forêt. Il n'y en avait que de ce côté-là du quartier. Ces bouleaux avaient une apparence peu commune. Les branches touffues de larges feuilles grimpaient du bas du tronc au sommet et cachaient ce qui se trouvait au-delà. Il était difficile de se résoudre à s'y aventurer pour une personne de passage dans la ville. Ça vous donnait l'impression d'être une cible à abattre. Le silence des alentours ne vous rendait pas moins anxieuse. Pourtant, passé le calme apparent, on pouvait percevoir des bruissements de pas dans les feuilles sèches, des bruits ronds de sections de tronc roulées les unes contre les autres, des coups secs sur des arbres creux, morts ou vieux.

Au-delà de cette limite, les arbres étaient les mêmes. Mais il semblait que l'anarchie d'une forêt sauvage avait été régulée par les espèces couvrant le sol et aux bouleaux. Ces derniers étaient moins blancs ; par endroit, les troncs avaient fusionné, d'autres observaient des toudes radicaux dans leur pousse, une mousse vert clair s'emparait des troncs, les peaux craquelées des bouleaux semblaient avoir absorbé toutes les couleurs des rares oiseaux qui s'aventuraient sous leur feuillage.

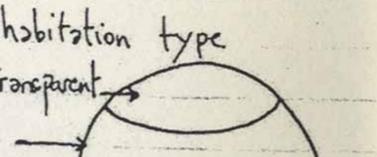
Le quartier-forêt était connu des citadin.e.s mais pas des autorités. La Coupole achevée de construire une décennie auparavant, cette plantation d'une espèce génétiquement modifiée avait été abandonnée aussitôt. Ces arbres avaient besoin de peu de lumière pour effectuer leur photosynthèse et recycloient bien plus de CO2 que n'importe quelle espèce. Outre leur fonction purificatrice de l'air de la ville, leur métabolisme produisait une sève appelée « plastiline », particulièrement collante ou modelable selon les dosages et les mélanges. Cette sève avait servi en premier lieu aux travaux d'envergure du gouvernement. Il avait érigé la Coupole puis pompé la forêt et acheminé la matière première dans le dôme pour y terminer les travaux. Depuis, il semblait que les habitants de la Coupole s'en étaient désintéressés. Ou bien avaient-ils leur propre forêt, encore plus performante. Toujours est-il que la forêt de la colline ne « servait » plus. Elle commença alors à « servir » à d'autres.

La communauté qui s'étaient développée là-haut ne craignait pas la Coupole, qui, dans sa grande bonté les tolérait même. Les rapporteurs de la Coupole les décrivaient ainsi : « une ou deux centaines d'individus pauvres et sans revenus / conditions sanitaires vétustes / nourriture principale : escargots / marécageux et insalubre / possibles émanations toxiques dues au non-traitement des déchets et excréments humains ». Une fois par an, la Coupole envoyait des drones sillonner la zone, sans succès, car chaque année les habitantes du quartier aspergeaient le haut des arbres d'une pluie de plastiline mélangée à des cristaux de mica récoltés sur les pierres de la forêt. Les caméras s'en trouvaient inmanquablement éblouies et, de toute façon, c'était le cadet des soucis du gouvernement, bien installé dans la grande bulle trônant au milieu du maillage urbain. Regarder des « pouilleuses les pieds dans la boue en train de manger des sangsues pour survivre » n'intéressait pas les coupelain.e.s.

Les forestières, en fait de manger des escargots, récoltaient une partie de leur production de bave pour une utilisation uniquement médicinale. Du fait de l'existence des marais et de la relative imperméabilité de la végétation dans les hauteurs, il régnait dans le quartier une atmosphère assez humide pour l'établissement de plusieurs colonies d'escargots.

Lesdits marais insalubres et verdâtres étaient en réalité des plans d'eau habités par une algue. Cette algue recouvrait en effet la surface de l'eau et tapissait même le fond des trous d'eau. Développée à partir d'une mère semblable à celle du vinaigre, cette algue filtrait l'eau qui remontait des quelques nappes phréatiques très profondes. Appravant utilisées pour alimenter la forêt naissante, elles étaient considérées à présent trop polluées pour la consommation. L'algue débarrassait l'eau de ses polluants nitrates et méthaniques à son entrée dans les bassins. La pellicule verte à la surface se voyait récoltée quotidiennement. Les forestières s'en chargeait à tour de rôle. Avant que la chaleur de dix heures du matin ne forçât le maillage d'algue à se recroqueviller, plusieurs forestières allaient recueillir les fibres d'algues, à l'image de paludières, pour les jemmener au filage. Au fur et à mesure de l'extension du nombre de membres, elles avaient même creuser de nouveaux puits suivant un schéma identique. L'eau de ceux-ci se destinait aux cultures hors-sol de denrées alimentaires.

Quant aux supposées émanations provoquées par le stockage des déchets, ça les faisait doucement risoler. Même pas doucement d'ailleurs. Les forestières étaient toutes végétariennes et consommaient des boissons à base de plantes cultivées sur place. Les excursions en ville des habitantes étaient fréquentes mais les sodas industriels des SupCoup avaient sensiblement passé de mode. Leurs excréments contenaient peu de toxines, et après filtration, mixage avec de la plastiline et compactage, ils étaient transformés en briques de construction.

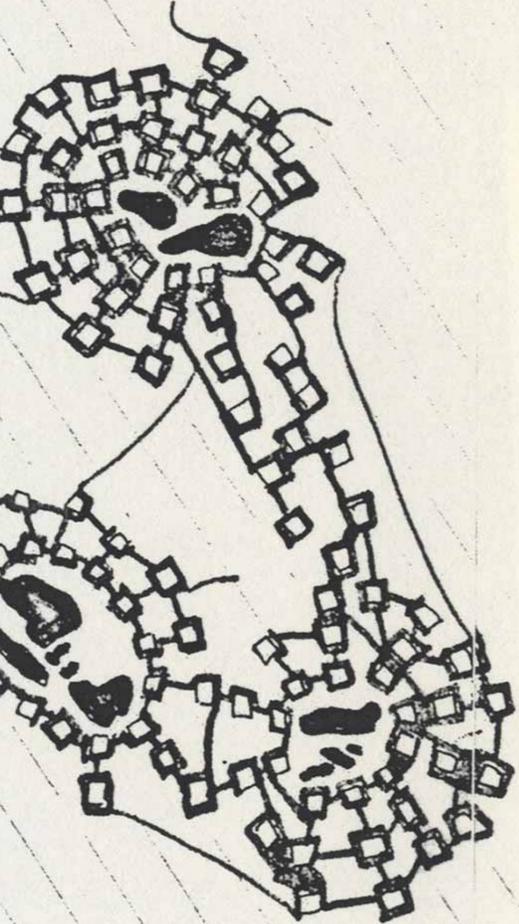


couloirs d'accès aux salles souterraines

Au niveau du sol, le quartier se présentait comme un réseau de passerelles en bouleau, jonction entre des cases en briques naturelles de formes diverses perchées sur des pilotis. Ça ne ressemblait ni à une spirale ni à un quadrillage. Vu du dessus, on aurait pu voir des grappes de cases autour des points d'eau potable organisées en un maillage aéré où chacune était reliée à ses plus proches voisines. Mais bien sûr, à part les forestières elles-mêmes, personne n'avait jamais observé cette installation du dessus. Il y avait ces grandes passerelles pour rejoindre chaque pôle d'habitation. Sous ces ponts résistants, et jusqu'à deux mètres du sol, pendaient des filets de plastiline, protections translucides des cultures agricoles. Les forestières entretenaient une grande bibliothèque de graines toujours à leur disposition et se partageaient les dessous de passerelle selon les envies de culture. Pour entrer dans le quartier-forêt, unique important fournisseur indépendant de plastiline pour les non-coupelain.e.s, il n'existait pas de système de billet ou d'offrande. Si vous souhaitiez seulement acquérir une quantité de plastiline, il vous suffisait de troquer des graines, des outils, des denrées, des images, un savoir technique, un objet. Le même système permettait aussi de faire acte de son désir de s'installer dans le quartier. Il suffisait d'emprunter le marquage jaune fluo dans ce dernier cas. Tout le monde le savait, ce n'était un secret que pour les abrutis de la Coupole. Le quartier était ouvert à toutes et tous à l'exclusion des hommes cis-genres s'identifiant comme « hommes ».

Une fois installées, les nouvelles forestières partageaient des cases communes jusqu'à ressentir le besoin de fabriquer leur propre case. Certaines ne le faisaient jamais et préféraient s'investir dans les différentes activités de vie du quartier. Car la première découverte frappante, qui en avait fait sauté de joie et de frénésie plus d'un.e, c'était celle de la vie souterraine du quartier ! La forêt artificielle était un leurre du gouvernement précédent. Une façon de se donner bonne conscience en transformant une casse automobile gigantesque en verdure. La colline n'était autre qu'un amoncellement de carcasses recouvertes d'une quantité de terre suffisante à la régénération d'une vie génétiquement modifiée pour croître dans ce type d'environnement. Ce cimetière de métal revêtait pourtant un caractère unique. À l'époque du grand défrichage qui précéda la construction de la Coupole, les décrets fleurissaient comme les bourgeons sauvages au printemps quand la température le permettait. Celui à l'origine de la colline contenait tout un tas de directives rédigées dans des termes légalistes que les médias relayèrent de la façon suivante : « À partir du premier août, les citoyens se verront dans l'obligation de repeindre leurs voitures et autres moyens de transport en noir ou en gris ». Les seules véhicules autorisés à arborer des couleurs vives étaient désormais ceux du programme Coupole : le jaune pour les Calmeurs, une brigade héritière de feu la police, au nom ironiquement pacifique ; le vert pour les expropriateurs et expropriatrices de terres arables situées sur le futur chantier de la Coupole ; le rouge pour les démolisseurs des bâtiments situés sur ce même secteur. Aucune couleur, ni aucune flotte de véhicules ne fut assignée au logement, évidemment. Cette campagne de tennissement du transport citoyen donna lieu à un mouvement de résistance imprévisible. Des centaines d'habitain.e.s prirent le décret au pied de la lettre et transformèrent dès lors l'intérieur de leurs voitures en temple des couleurs criardes. Si un concours avait eu lieu à ce moment là, personne n'aurait pu départager le ou la vainqueur.e entre les sièges à poils longs, les tableaux de bord fluorescents, les volant à strass, les clignotants discoball, ou encore les freins à main à franges arc-en-ciel et les monochromes primaires intégraux. Celles et ceux qui possédaient une voiture à cette époque la considéraient sans conteste comme l'âge d'or du tuning. Il y eut deux ans plus tard un autre décret, et toutes ces œuvres d'art furent envoyées à la casse. Cette colline devint le terreau fertile du quartier-forêt, son héritage. Les forestières avaient pris le parti d'exploiter le terrain en profondeur pour éviter de se faire repérer par les drones. Toutes les activités susceptibles de répression se passaient sous terre. Les habitacles n'ayant perdu aucun pigment de leur grandeur passée, ils existaient comme repaires. Ainsi, des chemins souterrains se dessinaient, en fonction de la teinte des sièges et de l'aménagement intérieur.

La route rose servait au stockage des outils de production, les plus volumineux en haut. La route bleue consistait en une suite d'espaces de détente comprenant photos d'océan, sons assourdis de conversations enregistrées, vidéos sous-marines. Les forestières s'y rendaient seules ou accompagnées. La route jaune, essentiellement constituée de voitures spacieuses, offrait des ateliers de construction de batteries géothermiques à fonction multiples et de moteurs auto-énergisants pour voiture. La route rouge permettait de conserver au frais la nourriture périssable ainsi que les algues récoltées à la surface des marais. Les ateliers de filage et de tissage des fibres d'algues se trouvaient sur cette route proche de la surface. Les tissus étaient alors rapidement sortis à l'air libre afin de sécher. La route blanche, c'était l'intestin du quartier. Chaque véhicule de la route servait d'étape au processus de transformation des excréments en brique sèche. La route s'enfonçait en pente douce et se faufilait de nouveau jusqu'à la surface un peu plus loin. C'est la raison pour laquelle les forestières l'avaient élu fonctionnelle au traitement des déchets. L'air y circulait aisément et l'enchevêtrement des voitures à l'intérieur blanc offrait un espace de production idéal, presque plan. On y trouvait des engrenages, des tapis roulants, des compresseuses, des moules de différentes tailles et formes. La chaîne de production, presque autonome, ne fonctionnait pas en permanence. Parfois les forestières recevaient des commandes extérieures et ça les arrangeait. Tandis que leur nombre croissait, elles étaient ravies de connaître l'intérêt grandissant pour les matériaux de construction écologiques. La route verte, elle, semblait abandonnée. Peu de forestières s'y aventuraient. L'emprunter équivalait à observer constamment son reflet aspergé d'une teinte maladroite dans les rétroviseurs. Et en réalité, seules les ingénieuses avaient besoin d'y mettre les pieds. Cette route menait au plus bas, à une pipeline de plastiline sur laquelle les forestières avaient effectué une déviation. La route verte formait simplement l'accès à ce tuyau pirate et à ses ramifications de distribution. Les forestières fournissaient sans contrepartie un certain nombre d'ateliers clandestins de réparation, de laboratoires et le parking de Rosa. Et Rosa leur rendait visite de temps en temps. Elle envoyait aussi ses connaissances. Et, en tant que gardienne de ce fameux parking, elle avait vraiment un tas de connaissances.



organisation du quartier-forêt 2019

RÉPONSE RAPIDE:

Rich text editor toolbar with icons for bold, italic, text color, background color, bulleted list, numbered list, link, unlink, undo, redo, and other editing functions.



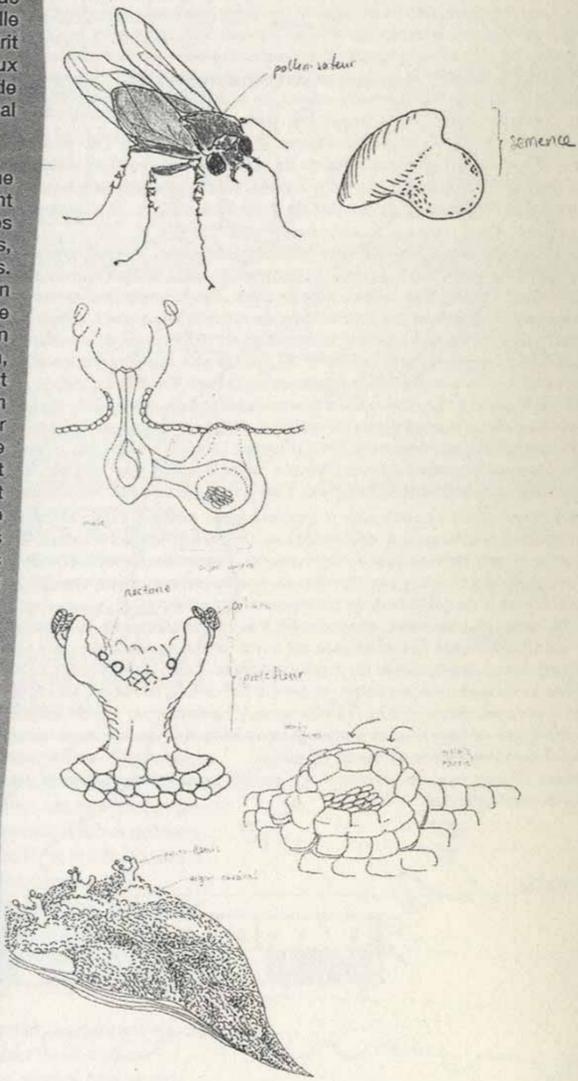
poids, a plus qu'ils

DÉCOUVERTE D'UNE

Un spécimen végétal particulièrement original a été observé dans les champs proches de Fukushima au Japon. Le présent rapport met en évidence les qualités uniques de cet organisme déconcertant. Il s'agit de la première description formelle que la science donne de cette nouvelle espèce appelé *Welwitschia kawatangoensis*. L'exemplaire type, décrit ci-dessous, a été découvert dans le village de Kawamata, au Japon, aux coordonnées 37° 39' 54"N, 140° 35' 54" E. Son nom scientifique dérive de sa description réalisée dans le village japonais où se déroule un festival important de musique argentine.

La structure en rosette, typique des lignages anciens, montre une Cycadale associée au métabolisme acide de crassulacées, lui donnant l'apparence d'une plante aride primitive. Le revers des feuilles centrales montrent complètement les traces typiques du cumule de stomates, bien disposés autour des corpuscules des cellules méristématiques. Cette distribution des cellules méristématiques non concentrées sur un sommet unique, rappelle les caractères intrinsèques de la très insolite famille des Welwitschiales qui, jusqu'à aujourd'hui, était représenté par un genre unique. Ce genre semblait avoir été laissé de côté par l'évolution, ouvrant la voie libre aux plantes à fleurs, mais des études récentes ont montrées que son réseau génique était déjà connecté de façon bien proche pour avoir développé une fleur primitive. Avant de considérer l'espèce *Welwitschia kawatangoensis* comme une espèce inconnue ancienne, nous avons bien daté sa divergence moléculaire en découvrant qu'elle est bien apparentée au *Welwitschia*, mais en se rapportant à une nouvelle ramification inédite. Les coordonnées éloignées de la classification originale du genre peuvent être expliquées par des déplacements commerciaux associés à l'art floral *Ikebana* qui, ces dernières années, a développé une grande estime pour l'utilisation des plantes exotiques.

L'autapomorphie la plus frappante de *Welwitschia kawatangoensis* est celle des organes reproducteurs qui contiennent les œufs de ses 'pollinisateurs' diptères. Les observations sur place ont démontré que juste après qu'ils déposent leurs œufs à coté des nectaires où ils se nourrissent (bien proches des ovaires du strobile proto-floral), des hormones associées libérées par l'insecte activent la voie biochimique des rattrapines qui permettent aux cellules des organes reproducteurs de grandir, de se multiplier et d'envelopper les œufs. Cette méthode, jusque là inconnue du règne végétal, permet de former des grains implantés avec les œufs de ses pollinisateurs. Par rapport au décalage des saisons floraison/éclosion des plantes/pollinisateurs pas toujours fructueux en réponse à l'actuel réchauffement climatique, l'effet d'obliger les pollinisateurs à suivre le même cycle semble une stratégie prometteuse. Nous proposons de considérer un deuxième chemin évolutif possible vers les fleurs qui pourrait faire front au présent réchauffement climatique comme celui du Tertiaire, mais avec les avantages d'une propagation et d'un flux génétique quasiment assurés, grâce à sa relation mutualiste symbiotique avec des insectes aériens.



Le Jardin cosmique Imaginez de ne pas avoir des yeux. Il n'y a pas de couleurs devant vous. Pas de formes. Pas de dessins ou de silhouettes. Le monde n'est pas une variété de corps et d'intensité de lumière. Il est un corps unique, avec différents degrés de pénétrabilité.

Imaginez de ne pas avoir d'oreilles. Il n'y a pas de bruits. Pas de musique. Pas de vers. Pas de langage que vous pourriez comprendre. Tout n'est qu'un bouillonnement silencieux de matières.

Imaginez, aussi, de ne pas avoir de membres et de jambes. Vous ne pouvez pas bouger, à moins que quelque chose vous frappe. Ou mieux : vous ne pouvez pas vous déplacer, mais vous ne cessez d'être touché, frappé, effleuré par d'autres corps et d'autres éléments.

Vous n'avez pas de jambes, et le monde en face de vous n'a pas de profondeur. Tout n'est qu'une masse infinie, hétérogène, protéiforme et indéfinie que vous pouvez pénétrer et que peut vous pénétrer.

Imaginez, de ne pas avoir des bras et de mains pour saisir et toucher les choses, distiller et distinguer dans le vaste nombre des composants du monde des objets : des entités fixe, stables, définies. Le monde est un corps fluide où rien ne peut être séparé de rien d'autre.

Imaginez de ne pas avoir des organes de sens et de mouvement, et pourtant de ne pas pouvoir cesser de grandir, de façonner, refaçonner, bicoler votre propre corps, sa forme, son volume, son contour, son extension.

Imaginez tout cela, et essayez de définir en quoi consisterait pour vous l'expérience de l'être au monde.

Imaginez tout cela et vous auriez une idée imprécise et approximative du monde tel qu'il se donne à voir et à vivre aux plante. Le monde est, pour elle, un corps avant ou après l'espace. Un corps non visible, non parcourable. Un corps non spatial.

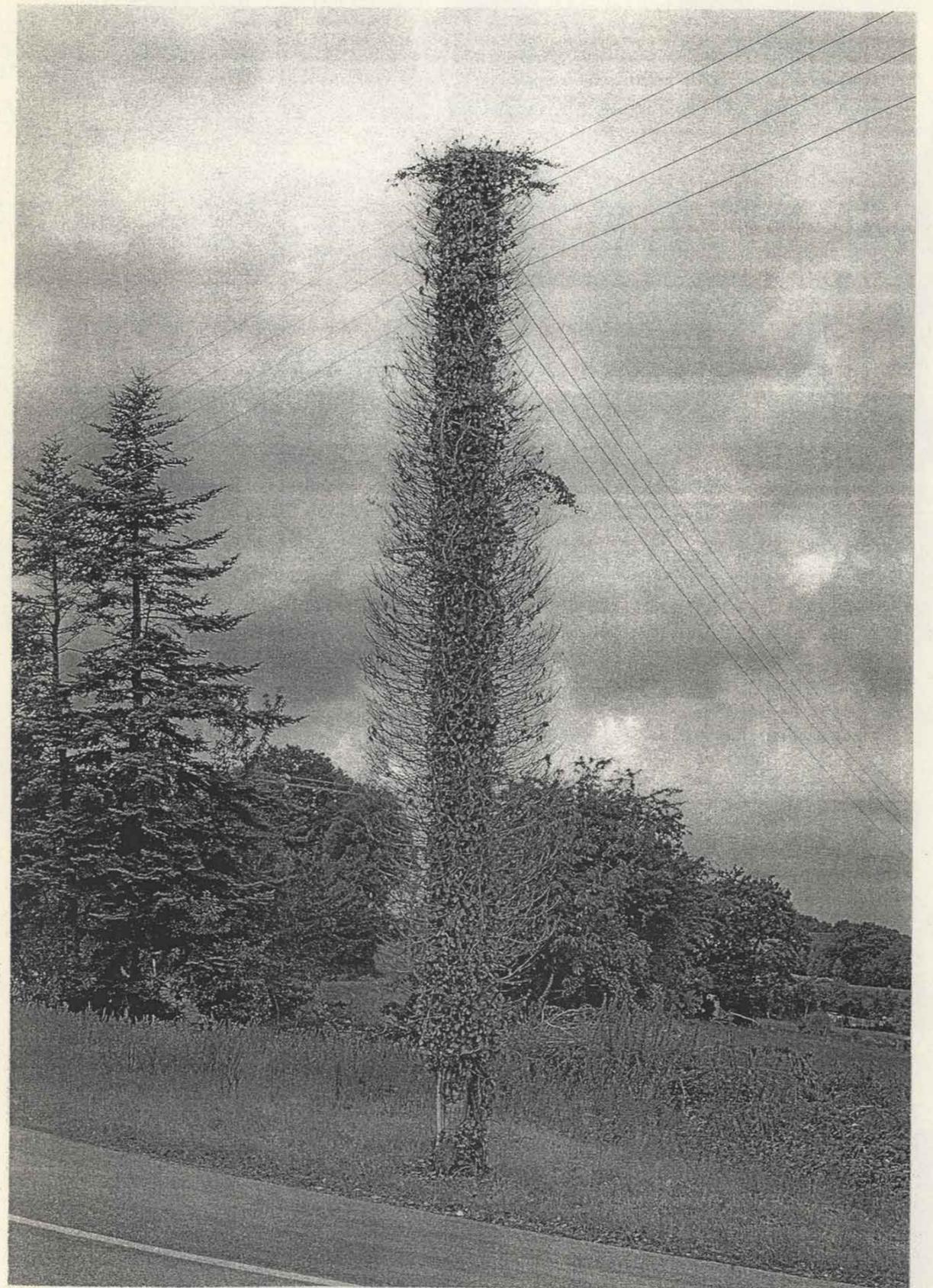
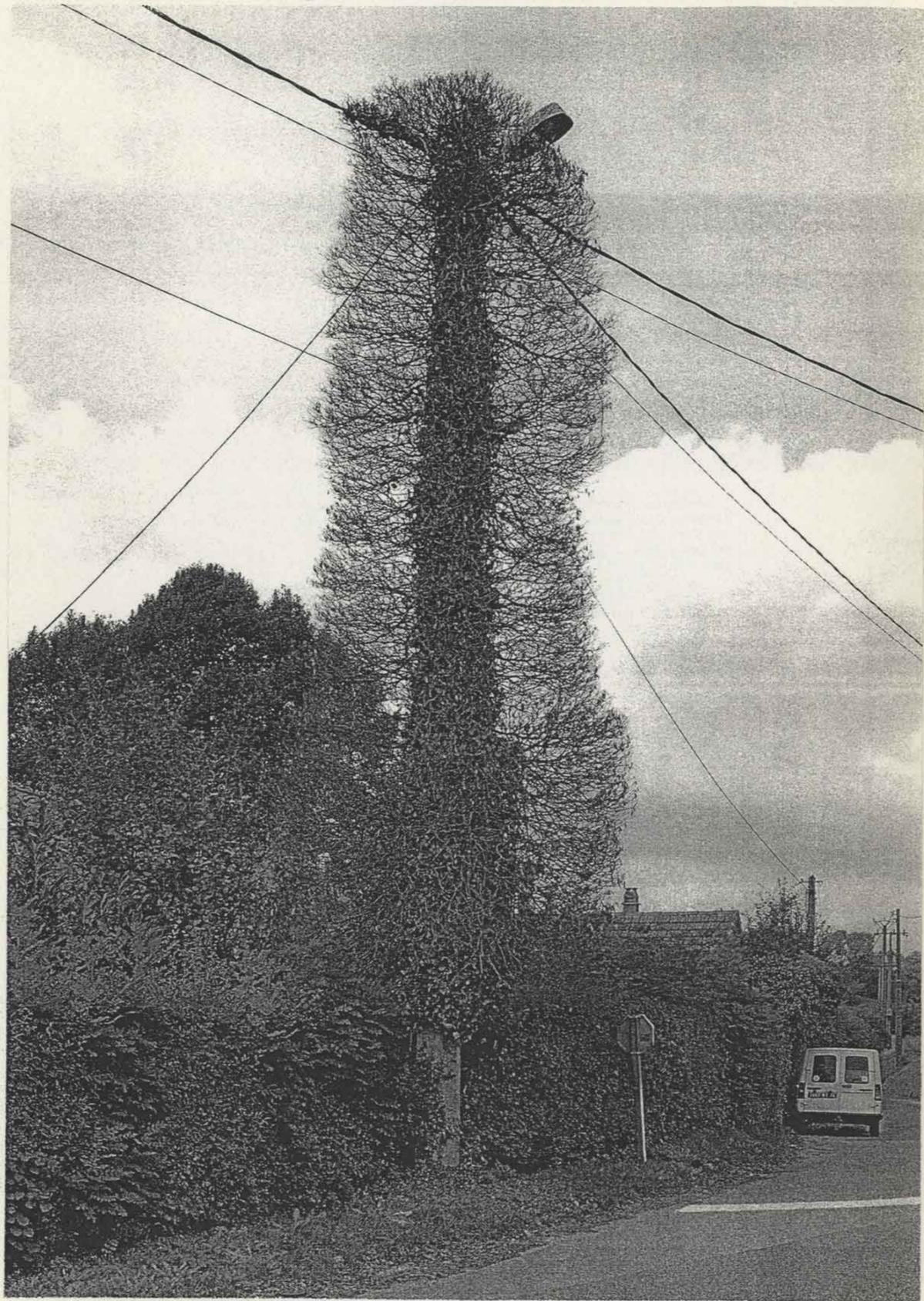
Imaginer tout cela, n'est pas une expérience de la pensée oisive et bizarre. C'est la condition de possibilité de toute cosmologie spéculative. Les plantes, en effet, représentent le point de vue -ou mieux, le point de vie privilégié pour comprendre et décrire le monde en tant que tel, et plus généralement pour saisir le rapport entre vie et monde.

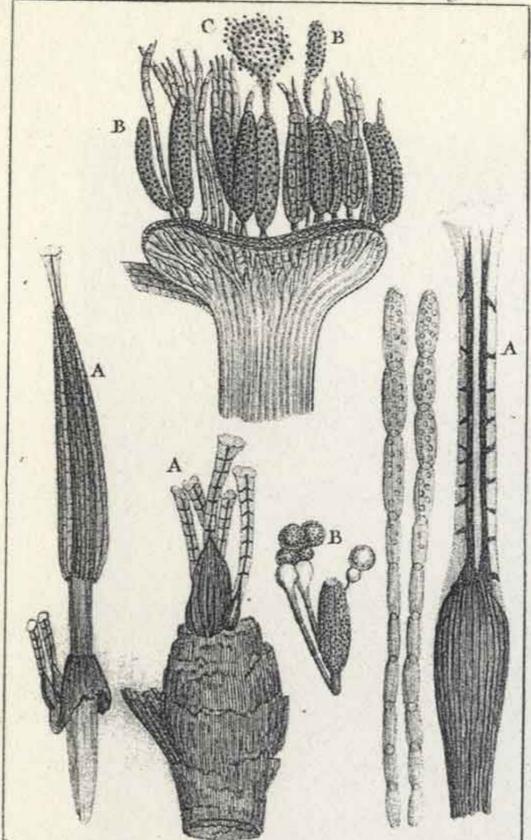
Si cet exercice est nécessaire, si nous devons imaginer le monde du point de vie des plantes, c'est parce que le monde est littéralement produit par elle. Le monde, cela serait mon premier point, est une réalité végétale : il est un jardin, avant d'être un zoo, et c'est seulement parce qu'il est un jardin que nous pouvons y vivre. (Nous ne sommes jamais sorti du paradis, nous ne sommes jamais sorti du jardin originaire). Toute spéculation cosmologique doit donc commencer par la botanique.

Si les plantes sont capables de façonner le monde et non seulement d'être façonnées par lui, c'est parce qu'elles sont des acteurs culturels. Mieux : la culture commence avec elles. Les plantes peuvent regarder la matière vivante et le monde vivant (les corps vivants et l'atmosphère) comme leurs propres produits. D'autre part, le monde est un fait culturel et non naturel, car il est un artefact, le produit des êtres vivants et non seulement la condition de possibilité de la vie. Gaia est la fille de Flora, ou mieux : Gaia est la poupée de Flora.

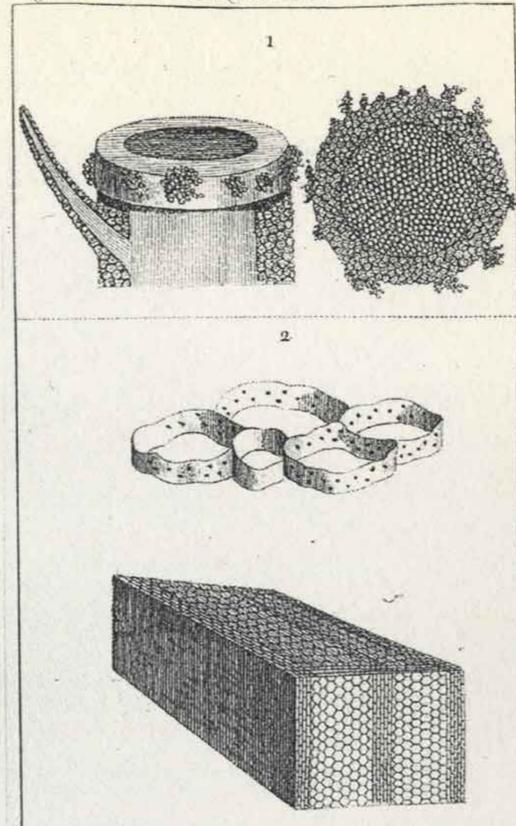
Si le monde est un jardin, les plantes ne sont pas vraiment ou pas seulement son contenu, ou ses habitants. Elles sont les jardiniers. Nous, les hommes, ainsi que tous les autres animaux, nous sommes l'objet de l'action de jardinage cosmique des plantes. Nous sommes seulement l'un des leurs nombreux produits culturels et agricoles. Traduit en termes plus familiaux : les plantes ne sont pas le paysage, elles sont les premiers paysagistes. Ou, pour le dire de manière plus provocatrice : il n'y a pas à vrai dire de paysage, car tout, même le vivant le plus immobile et apparemment plus innocent est un paysagiste qui est en train de changer et ciseler le visage du monde.

Reconnaître que les plantes sont les jardiniers, signifie que la terre (la planète, le sol) n'a rien d'originaire ou de transcendantale. L'objet réel du jardinage (c'est-à-dire, le fondement originaire de notre vie) ce n'est pas le sol, la croute terrestre, mais le ciel. Celui-ci sera mon deuxième point : la première et plus originaire forme d'agriculture n'est pas celle qui se fait sur la terre (celle que les hommes font sur la terre), mais l'agriculture céleste que les plantes font sur le ciel. Ou pour le dire de manière plus directe : le paysage est toujours une figure du ciel, et non une configuration particulière de la surface de la planète. Le paysage est un rythme du souffle. Il est toujours une configuration météorologique et non une construction géométrique. Le paysage originaire est le climat : la terre et sa forme superficielle en sont juste les accidents.

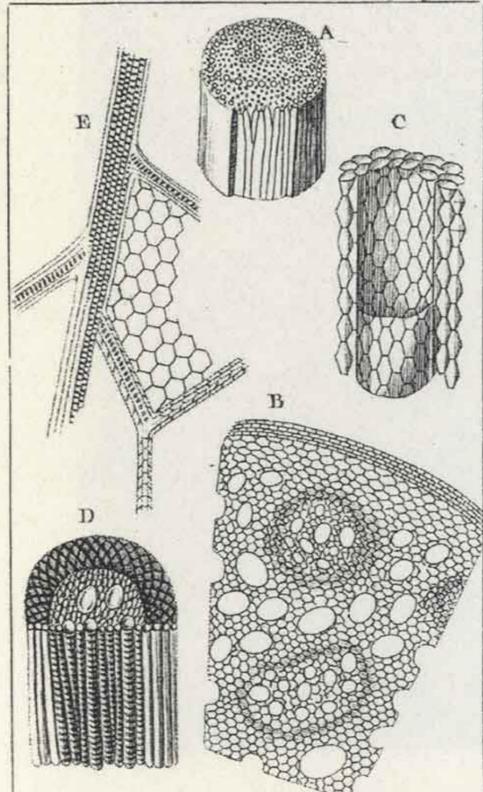




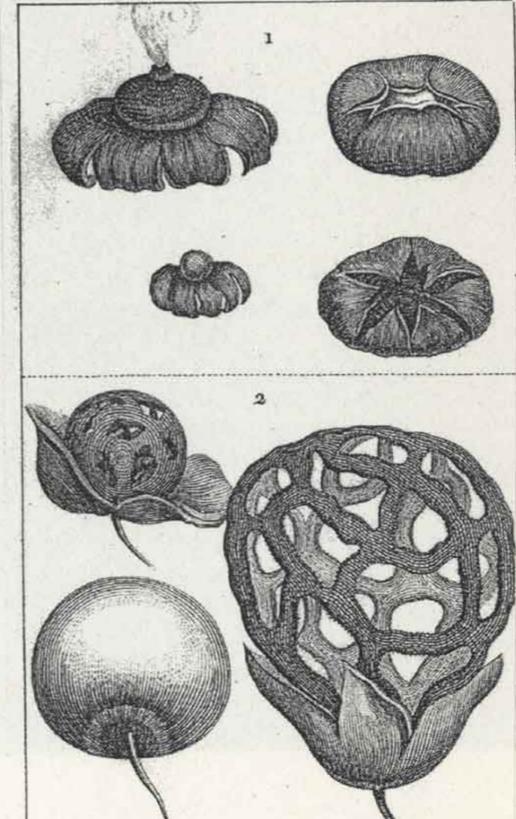
Desève del. Villain Sculp.
Organes sexuels selon Hedwig.
A. Fleurs femelle. B. Fleurs mâle.



Desève del. Le Villain Sculp.
1. Lichen. 2. Fucus.



Desève del. Le Villain Sculp.
Acrostichum aureum.
A. Petiole. B. Coupe transversale. C. Lacune.
D. Fillet liguaire. E. Portion de Feuille.



Desève del. Duhamel Sculp.
1. Lycoperdon. 2. Clathrus.

« LA BEAUTÉ ARCHITECTURALE DÉCOULE NATURELLEMENT ET NÉCESSAIREMENT DES ASPECTS FONCTIONNELS. »

« LA DIVISION HORIZONTALE ET VERTICALE COMMODE OU UNITÉ DE BUREAU SE FONDE NATURELLEMENT SUR UNE PIÈCE DE SURFACE ET DE HAUTEUR CONFORTABLES ET LA TAILLE DE CETTE PIÈCE DE BUREAU STANDARD PRÉDÉTERMINE AUSSI NATURELLEMENT L'UNITÉ STRUCTURALE STANDARD ET APPROXIMATIVEMENT LA DIMENSION DES FENÊTRES. À LEUR TOUR, CES UNITÉS DE STRUCTURE PUREMENT ARBITRAIRES FORMENT D'UNE FAÇON TOUT AUSSI NATURELLE LE FONDEMENT RÉEL DU TRAITEMENT ARTISTIQUE DE L'EXTÉRIEUR. »

« D'UN BOUT À L'AUTRE DU NOMBRE INDÉFINI D'ÉTAGES TYPIQUES DE BUREAUX, NOUS PRENONS EXEMPLE SUR LA CELLULE INDIVIDUELLE QUI REQUIERT UNE BAIE AVEC SON ENTRE-FENÊTRE, SON REBORD ET SON LINTEAU ET, SANS HÉSITATION, NOUS LES FAISONS TOUTES PARAÎTRE SEMBLABLES PARCE QU'ELLES SONT TOUTES SEMBLABLES. »

« L'ARCHITECTE DOIT FAIRE EN SORTE QU'UN BÂTIMENT CROISSE NATURELLEMENT, LOGIQUEMENT ET POÉTIQUEMENT À PARTIR DE SES CONDITIONS. »

« ÇA SERAIT TOUT À FAIT POUR NOTRE BIEN, DU POINT DE VUE ESTHÉTIQUE, SI NOUS RENONÇIONS COMPLÈTEMENT, PENDANT QUELQUES ANNÉES, À UTILISER L'ORNEMENT, DE MANIÈRE À CE QUE NOTRE PENSÉE PUISSE SE CONCENTRER SUR LA CONSTRUCTION DES BÂTIMENTS... PLAISANTS DANS LEUR NUDITÉ. »

En architecture, le fonctionnalisme est un principe selon lequel la forme des bâtiments est définie par leur usage. *Form follows function!* proclame l'architecte Louis Sullivan en 1896 ; ce credo esthétique et son acuité le rendront célèbre et initieront un grand mouvement : l'anatomie d'une construction doit dériver de sa fonction.



Ironie d'une carrière naissante, Sullivan commence à se faire connaître en construisant des tombeaux. Imaginons-le, trentenaire ambitieux, se promener dans le cimetière de Chicago et détourner le regard de son chantier pour le poser sur les fleurs d'une vieille tombe, et à une nouvelle reprise se questionner : *form follows function!* ?

Mais cette question ne troubla pas longtemps le jeune architecte. Aguerri, il trouva les réponses à ses inquiétudes dans les écrits d'un certain monsieur Lamarck qui avait déjà ruminé là-dessus... fut ainsi que pendant quelque temps Sullivan, en rentrant de son cimetière, plongeait dans les livres de botanique du professeur français. Pendant ses lectures il n'apprit pas grand-chose des noms des fleurs, mais il se rendit compte que ses théories avaient déjà été développées (et dépassées) dans un domaine dont Lamarck eut inventé même le nom : la biologie.



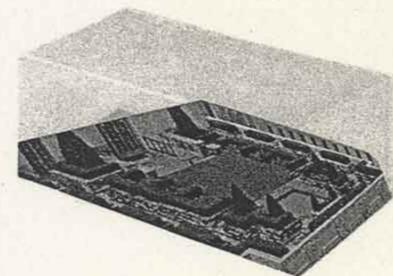
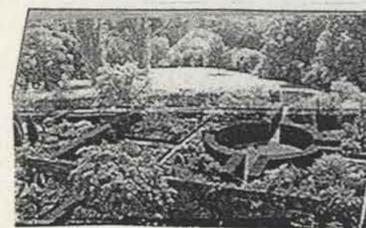
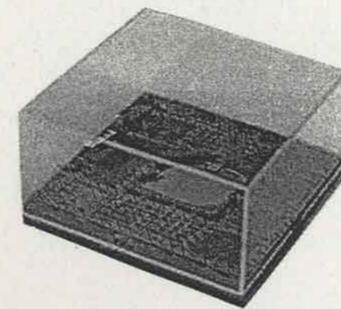
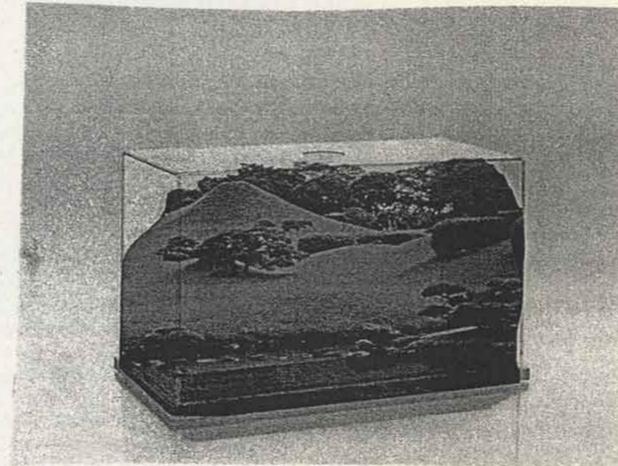
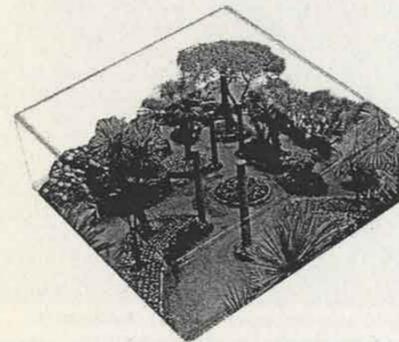
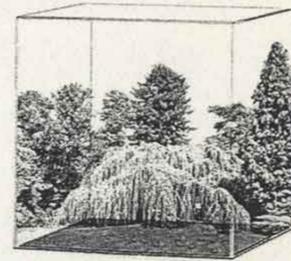
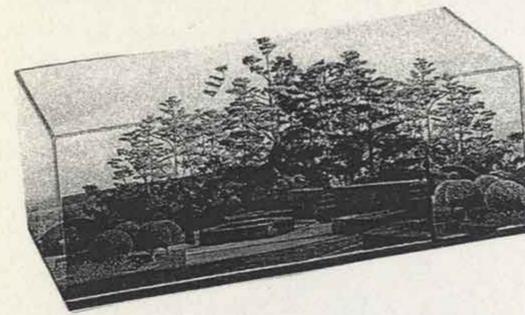
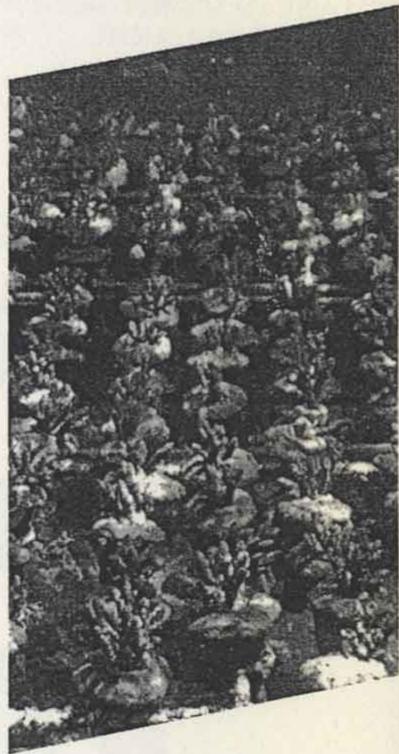
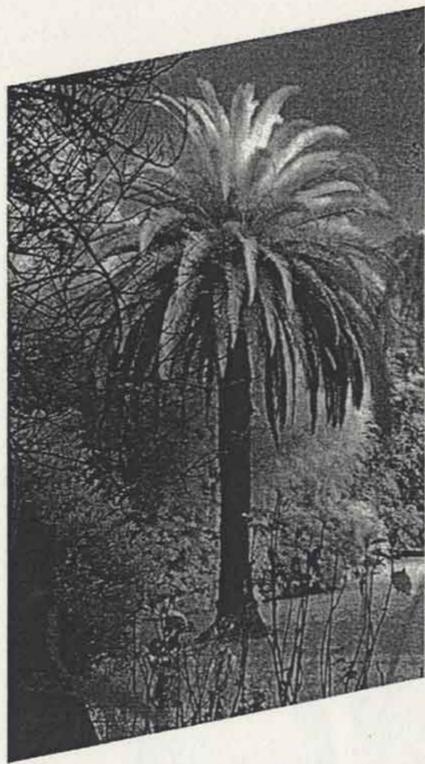
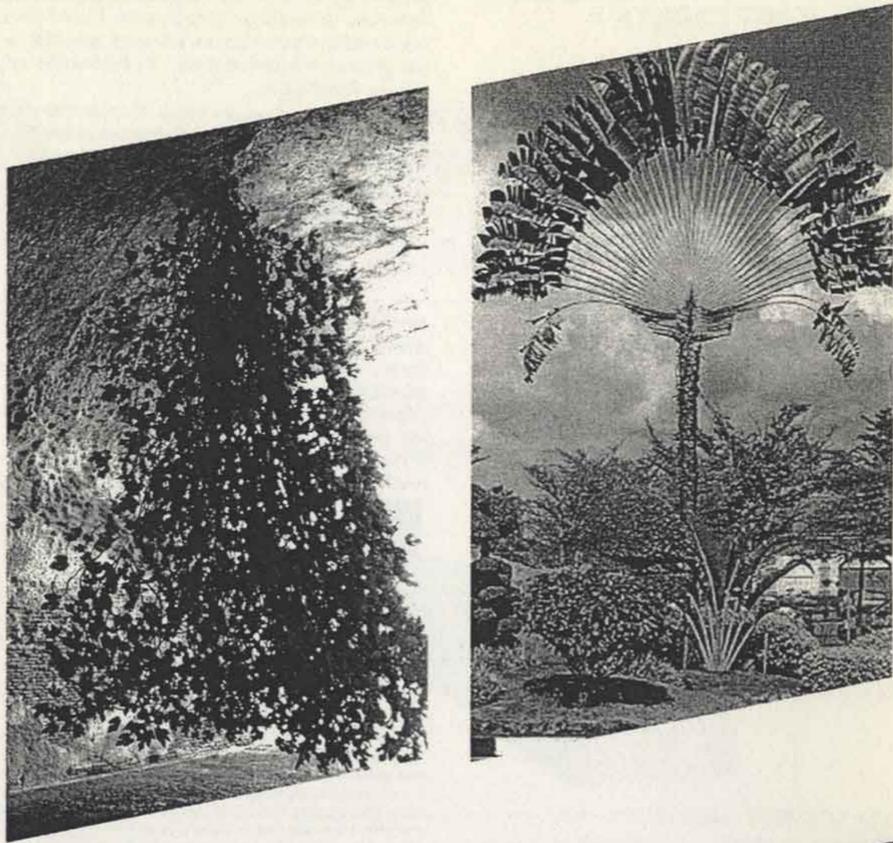
Quel coup dans l'orgueil de l'architecte américain, mais quelle aubaine de découvrir que ses principes étaient universels !

De cette ferveur nous avons trouvé trace parmi les volumes d'une vieille bibliothèque de Chicago, où est recelée une édition de *Histoire Naturelle des Végétaux* de Lamarck glosée par Sullivan.

Voici quelques extraits : (lire à gauche)

"Lamarck créa le terme de Biologie en 1793 pour désigner tout ce qui exprime l'étude des phénomènes de la vie communs aux végétaux et aux animaux ; peu de temps après il exposa sa théorie de l'évolution, selon laquelle la forme est altérée par la fonction associée : form follows function (par exemple, le cou de la girafe est long pour pouvoir atteindre les feuilles des arbres). Cette théorie fut en suite dépassée par celle de Darwin, où les petites variations de la forme permettent à certains individus de mieux fonctionner, et donc de se reproduire plus facilement : fonction follows form... mais Sullivan, qu'on aurait-il pensé ?





Communication interceptée dans un câble sous-marin par une mission océanographique dans l'Atlantique (dossier compressé *Die Innere Emigration*)

>[Une maison construite directement sur la terre est toujours humide et froide.

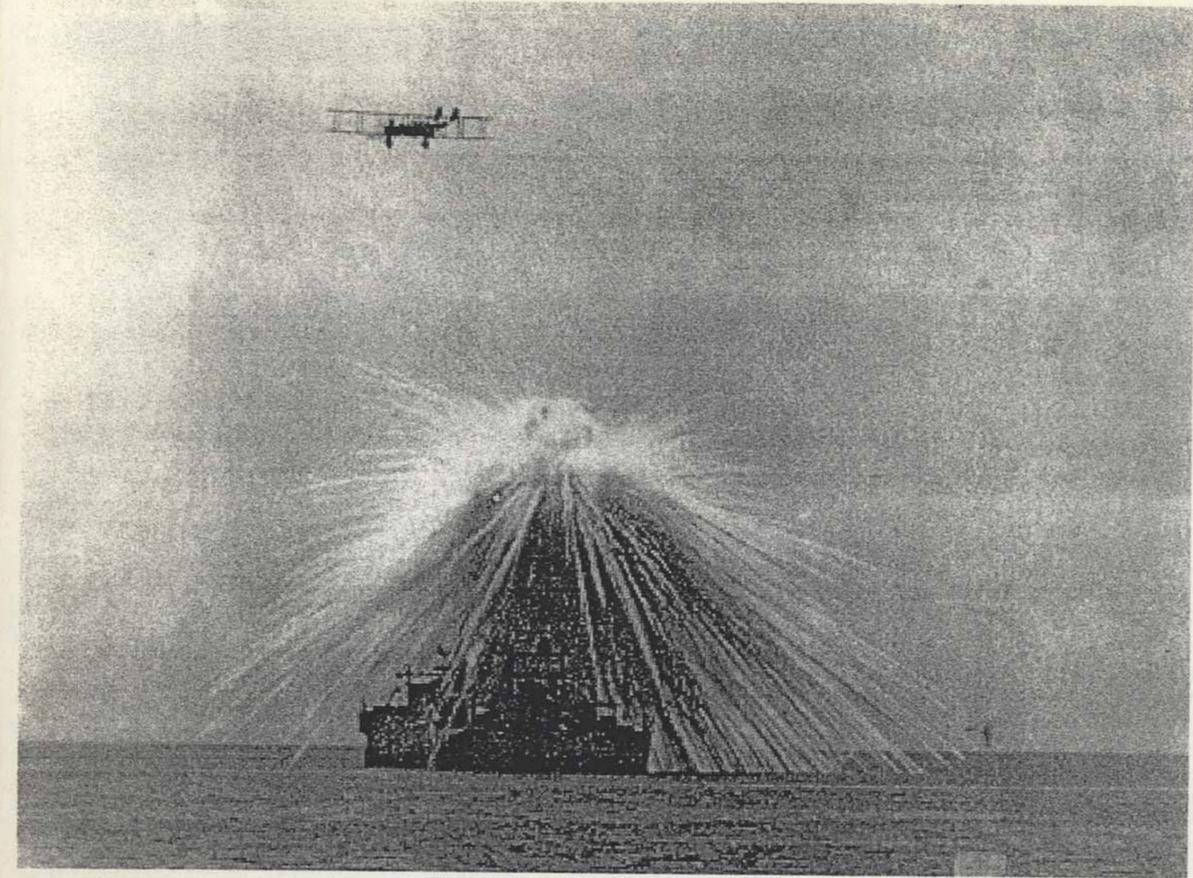
J'ai beaucoup hésité avant d'entreprendre cet ouvrage. C'est que la tâche était rude, étant donné la perfection de ce que d'autres, avant moi, avaient écrit dans ce même domaine. Je n'ai cependant pas voulu reculer, puisque le plus éminent de mes devanciers, M. le colonel André Piédallu n'était plus là. Une expérience de vingt années me permet toutefois de dire que j'ai pu apprécier dans toute leur ampleur les magnifiques résultats que l'homme intelligent pouvait obtenir de l'auxiliaire précieux et économique qu'est devenu entre ses mains habiles l'explosif agricole.

L'étranger qui visite notre pays admire la richesse de notre sol, la majesté de nos forêts. Un jour prochain nous n'aurons plus besoin d'importer de pays lointains des fruits que notre sol peut produire en abondance et dans une quantité absolument supérieure. L'homme primitif a cultivé la terre, par des moyens de fortune, car il a tout de suite reconnu l'obligation qu'il y avait pour lui à faire appel à cette bonne mère nourricière dont les entrailles sont si fécondes. Il était muni d'outils dont la seule vue nous fait sourire. Il a eu à lutter contre de nombreux obstacles et un des plus importants était constitué par les grosses pierres qui encombraient la surface du sol. Il a commencé par traîner celles-ci en bordure des parcelles exploitables, il les a jetées dans les ravins où il en a constitué des tas souvent énormes. Il les a ensuite cassées avec des masses.

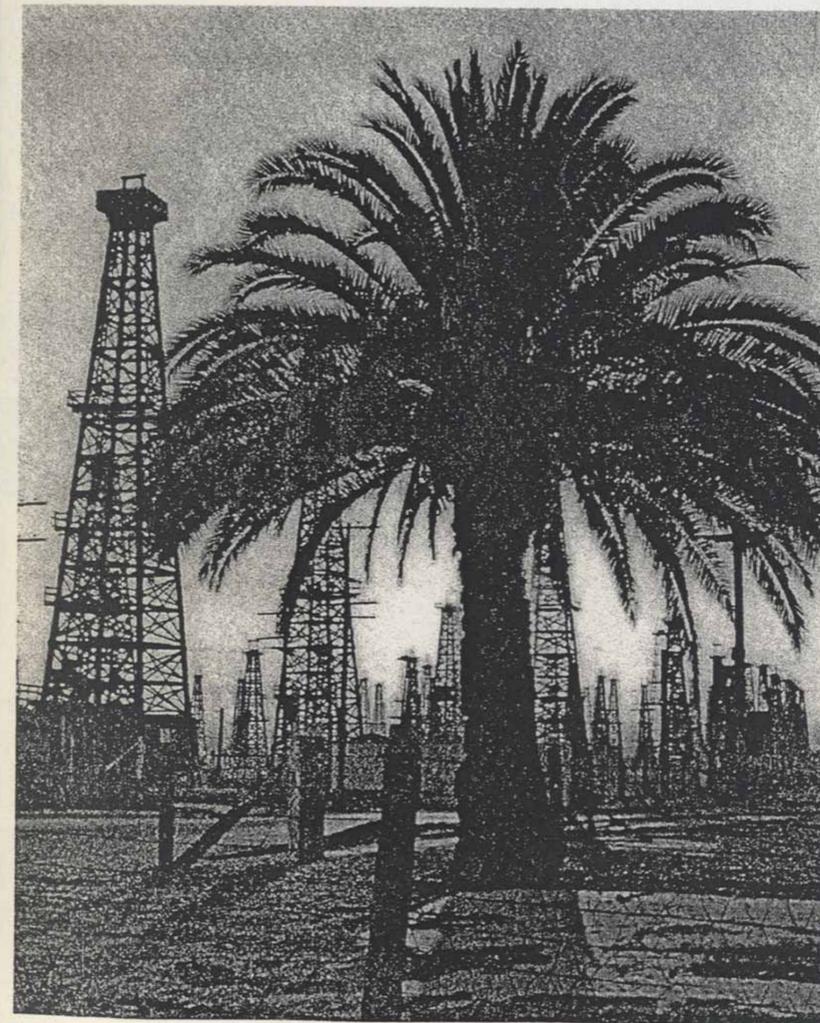
L'artificier agricole ne doit pas être un casseur de pierre qui détruit tout ce qui le gêne, sans savoir. Les ratés sont très rares mais il faut tout de même les prévoir. Il peut se produire qu'une mèche fasse « long feu », que la poudre qui en forme l'âme s'éteigne mais que les fibres textiles qui en constituent l'armature continuent de se consumer lentement et que cette ignition rallume la poudre. Si une mine rate, il ne faut s'approcher de celle-ci avant qu'une heure ne s'écoule, et préférer ne revenir sur l'emplacement que le lendemain. Il se peut que nos jeunes sujets soient beaux, bien partis, comme on dit, il n'en demeure pas moins vrai que nous aurons tout intérêt à les sous-soler. À l'aide d'un couteau bien aiguisé, une incision met à nu l'âme de la poudre noire. Il ne reste alors qu'à poser sur cette poudre la partie incandescente d'une allumette ou d'un briquet d'amadou pour que la mèche s'enflamme, provoquant le crachement d'étincelles et l'abondant dégagement de fumée. Les résultats des tirs sont merveilleux. Il ne reste absolument rien au fond de l'entonnoir creusé par l'explosion.

Le mineur est satisfait. La cuvette dans laquelle le jeune arbre se développe voit ses parois brisées, fissurées largement et les racines peuvent s'étendre bien au-delà de l'étroit volume de terre dans lequel nous l'avions condamné à vivre... et à mourir jeune.

Dérochement et travail primitif, *La maison rustique*, Paris 2053]



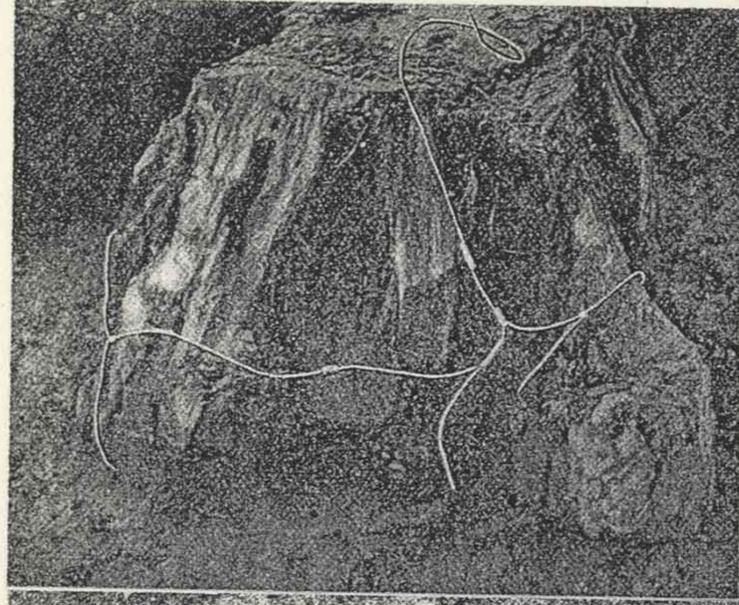
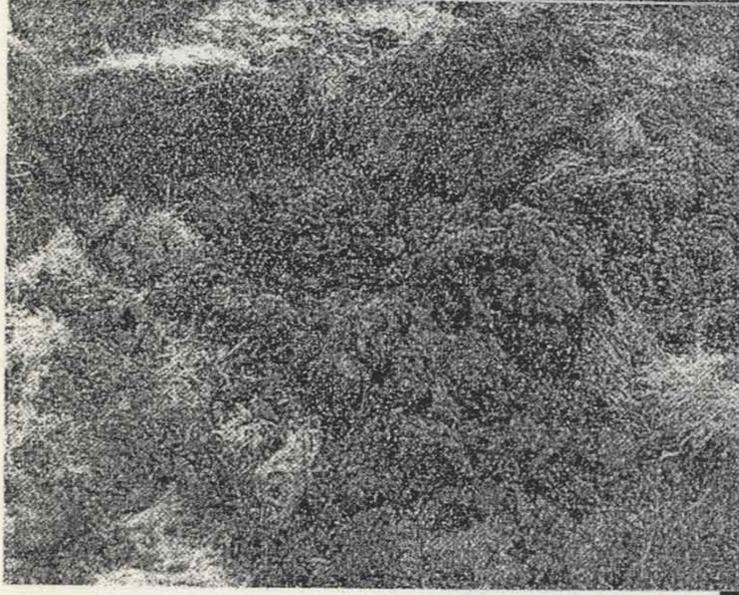
Orages d'acier



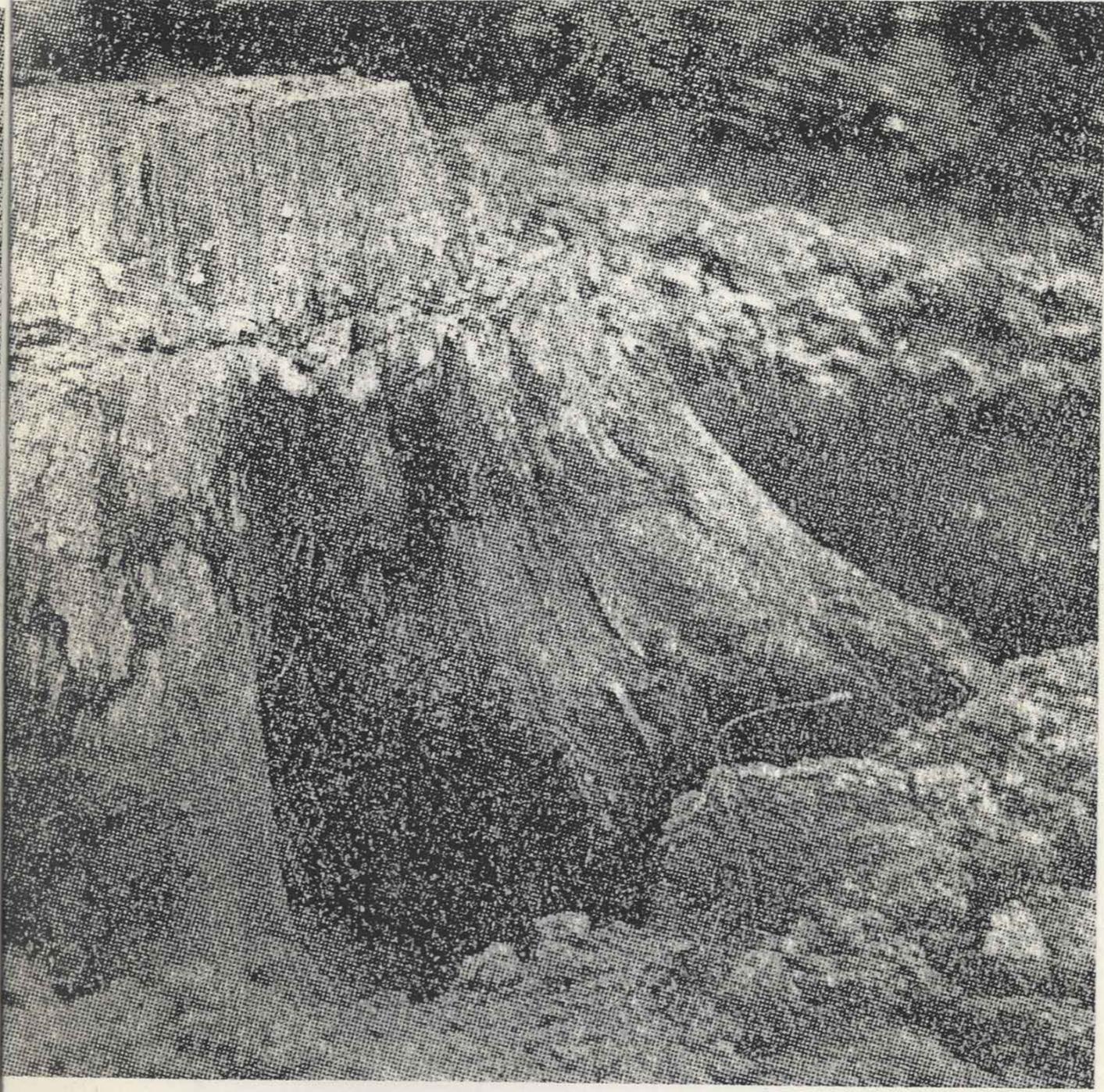
La Marina

Le Grand Forestier

Émigration intérieure



Sur les falaises de marbre



Fonction : Anthropologue

Mission : 25

Jour 3

D'abord le souffle coupé, puis la lumière soudaine, mes premières secondes de conscience dans Area X. La psychologue nous observait, sans que je puisse déterminer si elle était heureuse de nous voir toutes les sept arrivées, ou si elle appréciait notre désorientation. La linguiste a vomi. Combien de temps passé sous hypnose ? Le soleil indiquait le matin, je n'avais ni sommeil, ni faim. Autour de nous la forêt, pas de trace de porte, de barrière, ni de chemin qui nous aurait permis de traverser la frontière.

J'ai touché mon ceinturon pour m'assurer que l'alarme était bien là en place, son rectangle de métal froid, la diode, puis main à l'étui avec mon arme. Nous nous sommes mises en marche. Deux jours pour rejoindre le camp de base, la forêt était dense, mais le chemin existait. La végétation étagée, les fleurs assaillies d'insectes, les pistes ouvertes par les animaux, des signes que l'on ne trouve plus ailleurs, qui ressemblent à ce que j'ai pu voir dans d'autres parcs involontaires, où mon travail d'anthropologue des interstices m'avait mené. Les frontières, les terres contaminées, les champs piégés, féral, après quelques années l'asphalte se crevasse, les arbres domestiqués oublient leur gabarit, les bassins, piscines, mares et associés se couvrent d'une couche de lentilles d'eau, et délaissent les normes d'hygiène et de sécurité, les vignes courent, les poteaux plient. *Féral*, j'aime ce mot, la première fois que je l'ai entendu c'était en anglais, *feral*, appliqué à un enfant.

La zone est différente, ce n'est pas l'homme qui a défini ce territoire, qui l'a circonscrit, interdit. Depuis, il n'a été officiellement occupé que par les membres des expéditions successives. D'après mon expérience, c'est toujours un peu pareil dans ces secteurs, on y rencontre des passagers clandestins, des chasseurs cueilleurs, des tziganes, des bannis, des gens qui ne comptent pas. Ceux qui n'ont jamais voulu partir, ceux qui n'avaient nulle part où aller, ceux qui pour rien au monde ne seraient autre part. Ici, c'est différent, nous sommes une espèce exotique, introduite. « *Hic sunt leones* »

Arrivées au camp, j'ai installé ma tente un peu à l'écart. Sur mon temps personnel, je n'aime pas être poursuivie par les bruits des autres et leur jactage incessant (voir la linguiste (déformation professionnelle ?) et l'écologue). Le campement est spacieux, pas de féral dans cette clairière. La forêt qui nous entoure est un mélange de pins, d'épicéas, de hêtre et d'érables, son odeur est rassurante. Dans la trouée s'inscrivent le phare, le marais, les anciens salins, le village abandonné et la baie. Quand le vent porte j'entends les vagues.

Jour 8

Cela fait maintenant quelques jours que nous explorons les environs. Je suis descendue au village visiter les ruines. Elles sont très dégradées, au vu de la date d'abandon supposée. Le lierre et la vigne vierge recouvrent les murs, les toits sont effondrés, et la mousse a colonisé les coins et recoins des intérieurs. Le climat doux et humide en été, froid en hiver, pourrait l'expliquer. J'ai retrouvé le cimetière grâce à la présence de quelques rosiers ensauvagés noyés dans la broussaille. Les tombes sont en miettes. Je ne sais pas si, elles aussi, ont été évacuées. Il n'y aucune trace d'occupation récente, même par les expéditions, peu de gens aiment les ruines qui suivent les désastres, la peur des fantômes peut-être. Un chêne a poussé dans la bibliothèque commissariat, sa cime surplombe l'édifice.

Dans la ville et dans la forêt, j'ai repéré une flore qui date de l'occupation humaine, quelques pommiers, poiriers, cerisiers, des châtaigniers, des mûriers, tous devenus imposants faute d'être taillés, pourtant on devine encore souvent la main humaine dans leur architecture. Il y a aussi des herbes médicinales, natives ou pas, thym, mélisse, menthe, millepertuis, valériane, renouée et sauge. Ces plantes de subsistances sont autant de signes de l'histoire de ce territoire, de la sédentarisation au départ des hommes. Pas le moindre descendant d'animaux domestiques cependant, même pas un chat.

Je n'ai pas pu m'empêcher de manger quelques framboises dans la forêt, quand personne ne m'observait. Durant les mois de préparation, sans que cela ne nous ait été expliqué, on nous a interdit de manger quoi que ce soit qui proviendrait de la zone. Dans les heures qui ont suivis, j'ai surveillé l'apparition de manifestations étranges, rien à signaler.

Nous partons demain au phare. Qu'il est encombrant, depuis mon arrivée il se trouve toujours dans mon champs de vision. Je n'aime pas les murs de protections qui l'entourent, de ce que j'ai pu observer, ils ont été construits bien après le corps du bâtiment à la va vite. Pour moi, leurs aspect laisse penser qu'ils emprisonnent autant qu'ils ne protègent.

Jour 9

Finalement pas de phare, je suis allée explorer la grotte découverte hier par l'écologue, la psychologue et l'infirmière. Elle n'était pas sur nos cartes, bien que son entrée se trouve béante sur une façade rocheuse qui surplombe le village. À l'intérieur des mots en anglais *Where lies the strangling fruit that came from the hand of the sinner I shall bring forth the seeds of the dead to share with the worms that gather in the darkness and surround the world*

with the power of their lives while from the dim-lit halls of other places forms that never could be writhe for the impatience of the few have never seen or been seen...

Sinon rien d'autre, pas de nom, pas de date, ni de dessin, juste les traces d'un foyer ancien dans un coin. Je n'ai pas reconnu ces mots. Par le champ lexical, la linguiste leur trouve un caractère qui s'approcherait du religieux.

La phrase s'étire le long du flanc de la caverne, plonge dans l'obscurité. Elle est écrite en attaché, j'aurais dit du bout du doigt. On la croirait presque fondue dans la roche.

L'ensemble est délié, comme si cela avait été tracé en un geste.

Je n'arrivais pas à déterminer de quoi était faite l'inscription, j'ai fini par en gratter un petit bout. Une mince couche, que j'ai identifiée comme végétale (animale moins probable), la recouvre. Maintenant sec, ce réseau de racines surmonté de minuscules feuilles a un aspect racorni. Après avoir consulté l'écologue, j'ai mis, ce que j'ai prélevé, dans un peu d'eau. La boîte de Petri est sur ma table pour observation. En dessous du tissu végétal un dépôt charbonneux, comme si le mur avait été brûlé. Ce pourrait-il que cette préparation ait servi de substrat aux plantes ? J'ai fait une seconde préparation en y ajoutant un peu de la matière brûlée comme base.

Jour 11

La boîte de Petri est envahie par une jungle miniature, une lumière faible s'en dégage. Le gros de l'équipe est finalement partie explorer le phare, nous sommes restées avec la linguiste pour continuer à explorer la caverne.

Une intuition m'est venue au sujet de l'inscription. J'ai prélevé la moitié du contenu de la boîte de Petri que j'ai broyé. Quand nous somme retournées à la grotte, j'ai utilisé une branche de noisetier incandescente pour tracer les mots. Ce n'est peut-être pas la bonne essence mais c'est l'espèce qui se trouve à l'entrée, la plus évidente donc. Quand j'ai porté le tison sur la paroi, j'ai cru ressentir comme un frisson en provenant. Une fois les mots tracés, j'ai appliqué le broyat, d'abord avec des gants mais ils me gênaient, je l'ai donc fait du bout de l'index. Mon inscription fait dorénavant miroir à la phrase existante.

Where lies the strangling fruit that came from the hand of the sinner I shall bring forth the seeds of the dead to share with the worms

Je me suis arrêtée après avoir utilisé toute mon « encre » végétale.

Jour 12

Je remonte une plage de galets recouverte de nids d'oiseaux marins. Les oiseaux sont de blanc et de gris aux yeux soulignés de noir, les œufs sont mouchetés, les nids de quelques brindilles et morceaux d'algue séchée. Je remonte une plage sur laquelle s'entrelacent des cadavres de cerfs. Leur pattes, leurs bois s'élançant vers le ciel, le sol est recouvert de leur fourrure épaisse et glissante, toutes les nuances de fauve. Je remonte une plage de sable, la mer encercle une voiture rouge à la peinture écaillée, un homme asiatique vomi sur son capot. Je remonte une plage de sable, le ciel est gris d'ardoise, une arche recouverte de fougères et de lianes terriblement vertes ouvre un œil gris dans la falaise. Je prends la terre, longe un lotissement désert dont s'échappe des ronces. Je marche en forêt, à terre sur les feuilles des silhouettes humaines, mais pas de corps, juste des amas moussus.

J'ai rêvé. Je sais maintenant que je suis changée. On nous avait mises en garde à cause des expéditions précédentes, sans nous donner ni cause, ni symptômes, ni détails, ni conséquences. Les fruits mangés ? Les mots tracés ? La plante qui a investi un coin de ma tente et qui a déjà fleuri ? Une morsure d'insecte ? Une griffure d'épine ? Qu'importe dans quelques heures, quelques jours, la linguiste va s'en persuader. Je la sens déjà qui m'épie depuis que j'ai enlevé le ceinturon. Je le trouvais léger, j'ai voulu en avoir le cœur net, une fois ouvert, il était vide pas un circuit, pas une soudure. Je ne souhaitais pas faire semblant, même si cela l'aurait rassuré.

Nous sommes supposées rejoindre le phare. Quelque chose m'interdit d'y aller, son appel est trop pressant, j'y suis trop attentive. Dans la nuit, je partirai par la côte. Elle ne me poursuivra pas seule. Le temps qu'elle retrouve les autres, j'aurai pris de l'avance. Elles me considéreront, peut être, comme perdue à Area X. Cela a été le cas pour d'autres, je le sais maintenant. En partant, j'irai voir la phrase que j'ai écrite, je sais déjà qu'elle aura revêtue une mince couche vivante. Mais, je ne m'attarderai pas. Sur la carte, j'ai vu une île. C'est vers là, au Nord, que je vais aller.

Voilà pour moi.

[Retranscription du journal de mission du sujet Anthropologue]

